

## Françoise Lespinasse

### « Passer aux instincts sauvages les rênes du transfert... » ?

Au départ de ce travail, il y a cette phrase de Lacan, dans le *Séminaire VIII* qui m'avait laissée perplexe : « Je ne suis pas là en fin de compte, pour son bien, mais pour qu'il aime. Est-ce à dire que je doive lui apprendre à aimer ? Assurément, il paraît difficile d'en éluder la nécessité -pour ce qui est d'aimer et de ce que c'est l'amour, il y aura à dire que les deux choses ne se confondent pas » <sup>1</sup>.

Ce passage : « est-ce à dire que je doive lui apprendre à aimer ? » résonnait de façon bien pédagogique avec un accent quelque peu normatif. Marc Strauss, lors de son intervention au séminaire, a parlé à ce propos de rééducation. La psychanalyse pouvait-elle se trouver du côté de la pédagogie, de la rééducation ? C'est ce signifiant « apprendre » qui me posait problème. Pourtant, « apprendre » vient du latin populaire « *appendere* » qui signifie : saisir, comprendre <sup>2</sup>.

- Saisir par l'esprit (du côté d'un gain de savoir, donc)
- Acquérir des connaissances (en analyse, acquérir un savoir sur soi que l'on fait sien)
- Allumer, faire prendre feu (ce qui résonnerait du côté de l'affect, de la pulsion, de la jouissance)
- Être capable de quelque chose par l'expérience (ce qui se traduirait dans la cure par le fait que grâce à l'expérience vécue de ce véritable amour qu'est le transfert, le patient soit capable d'aimer). Là, je saisis mieux cette nécessité que Lacan pose de devoir apprendre à aimer à l'analysant et ce qui en découlait. Dans l'analyse, l'amour s'adresse au savoir ; il permet un gain de savoir sur soi-même, sur son désir ; il met

1 - Lacan J., Le Séminaire livre VIII, *Le transfert*, Paris ; Seuil, 1991, p. 25.

2 - Rey A., *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris ; Le Robert, 1999.

en jeu – comme dans tout amour – l'affect, la pulsion, la jouissance du sujet. Et c'est par la traversée de cet amour de transfert, amour véritable vécu et expérimenté que l'analysant pourra être capable d'aimer d'un amour différent.

Mais à cette nécessité « d'apprendre à aimer » au patient, Lacan ajoute une remarque : « pour ce qui est d'aimer et de ce qu'est l'amour, il y aura à dire que les deux choses ne se confondent pas ». En effet, il y a à distinguer l'*érôménos*, l'objet aimé de l'*érasstès*, l'aimant. L'*érôménos*, l'objet aimé reçoit la demande d'amour. Alors que dans la position d'érasstès, celui qui aime, le sujet aura à se confronter au manque. Erôménos, objet aimé, c'est ce qu'est le patient, au départ, parce qu'il a trouvé quelqu'un – l'analyste – qui s'intéresse à lui, quelqu'un pour qui toutes ses paroles sont souhaitées, attendues et précieuses. Pour l'entrée en analyse, il faut que se produise la métaphore de l'amour : qu'il y ait transfert, substitution d'*érôménos* en *érasstès*, de l'objet aimé à l'objet aimant – « pour autant qu'il est le sujet du manque », comme dit Lacan : celui qui manque de savoir, notamment, pour pouvoir adresser son amour au sujet supposé savoir qu'est l'analyste. Car, il n'y a pas d'analyse possible sans mise en jeu du manque (manque à être, manque à savoir, manque à jouir). Le parcours d'une analyse est donc d'aller de la demande d'amour à la capacité d'aimer d'un amour que je dirai « subverti » (dans le sens où Lacan parle de subversion du sujet) ou peut-être plus modestement d'un amour qui serait plus averti. Ainsi une des finalités de l'analyse serait d'apprendre à aimer.

Or, de quoi les patients parlent-ils lors des premiers entretiens, si ce n'est de l'amour : amours déçus, amours contrariés, amours empêtrés... La maladie du névrosé, c'est la maladie d'amour. Si la métaphore, la substitution d'*érôménos* en *érasstès* s'est produite, alors le patient adresse sa demande – demande d'amour s'entend – à l'analyste devenu objet à aimer parce qu'il est supposé savoir d'où vient sa souffrance, savoir, à sa place, ce qu'il convient de faire dans les impasses de sa vie (amoureuse, professionnelle, etc.), pouvoir dénouer les symptômes qu'il dépose dans un premier temps. Alors, on comprend mieux comment – et c'est la structure même du transfert – « ce qui lui manque, il va l'apprendre en tant qu'aimant », comme le note Lacan. C'est un sacré pari que cette demande -qui ne se transformera pas toujours en analyse- pari d'emblée amoureux que de s'en remettre à un autre, l'analyste, qui même si le futur analysant l'ignore, a pour visée de se servir de cet amour de

transfert « se servir d'Eros » comme dit Lacan, non dans le sens de la répétition simple des amours infantiles mais comme d'un véritable amour. Celui qui s'adresse à l'analyste – dans le pari qu'il fait – va d'abord miser ses symptômes d'entrée en analyse, ses inhibitions et angoisses. Puis les signifiants qui se dégageront de son histoire, ses affects et toute l'étendue de ce qu'il croit être son amour pour celui qui fait fonction d'analyste. Toutes ces mises, leurre de séduction et lieux de sa jouissance, sont appelées à perdre de l'importance pendant le déroulement de la cure au fur et à mesure où l'analysant commence à mieux entrevoir l'enjeu de son pari subjectif, pari qu'il a fait et place qu'il a prise dans l'équation de son fantasme. Il va y découvrir aussi ce qui cause son désir et où se niche sa jouissance.

Tout cela, dans le meilleur des cas, c'est-à-dire lorsque le transfert s'installe sur l'analyste devenu sujet supposé savoir, quand les symptômes d'entrée se transforment en symptômes analytiques et que le sujet divisé s'interroge enfin sur la part qu'il prend dans le désordre dont il se plaint, quand finalement, le sujet entre en analyse.

Mais il y a une difficulté à laquelle peut se trouver confronté l'analyste. Celle de la rupture de la relation analytique pendant le temps des entretiens préliminaires qui parfois peut être assez long, pour cause de rencontre amoureuse d'un partenaire. Et, même dans les premiers temps d'une analyse où le transfert semble bien présent avec un patient au travail, pour les mêmes raisons d'ordre amoureux. Comme si la rencontre amoureuse, l'*énamoración* dans la vie du patient mettait en impasse la relation analytique, la rendait caduque, inutile voire dangereuse au point d'y mettre fin.

De la visée de l'analyste qui serait d'apprendre à aimer à son patient à ce malade d'amour qu'est le névrosé : que s'est-il passé ou plutôt que ne s'est-il pas passé pour qu'intervienne ainsi la rupture ?

Au début de la psychanalyse, Freud avertissait ainsi le médecin pratiquant l'analyse : « le malade ne doit ni opter pour une profession, ni choisir un définitif objet d'amour, mais attendre, pour ce faire d'être guéri <sup>3</sup> ». Aujourd'hui, plus qu'hier les objets d'amour sont loin d'être définitifs et cette interdiction de la part d'un analyste serait incongrue, surtout avec l'allongement de la durée des cures ! Freud lui-même tem-

3 · Freud S., « Remémoration, répétition et élaboration », *Technique psychanalytique*, Paris ; PUF, 1972, p. 112.

père son propos en faisant remarquer que, malgré tout, on ne peut guère empêcher certains patients de « se lancer au cour du traitement, dans quelques entreprises parfaitement inopportunes <sup>4</sup> » et que dans ce cas, il faut attendre que celui-ci redevienne « docile et accessible au traitement ». C'est également dans ce passage que Freud évoquera le cas d'une femme qui avait débuté sa cure « sous le signe d'un transfert positif bien marqué qui crût avec une rapidité anormale » pour finalement prendre la fuite au bout d'une semaine sans qu'il n'eut le temps de prévenir cet acte itératif. Il nous dit alors : « Il arrive ainsi que l'on n'ait pas le temps de passer aux instincts sauvages les rênes du transfert ». Dans le texte allemand, les termes exacts sont : « *wilden Trieben* », c'est-à-dire les pulsions sauvages incorrectement traduits par « instincts ». Ce qui pourrait s'entendre ainsi : quelque chose de la jouissance du sujet – *die wilden Trieben*, les pulsions sauvages – n'a pu encore être entamé, peut-être même transféré dans la situation analytique puisque les rênes de l'amour de transfert n'ont pu les dompter. Il s'agirait de faire tomber la jouissance du sujet dans l'escarcelle du transfert pour pouvoir, grâce à son maniement, permettre à l'analysant de s'approcher quelque peu de sa jouissance sans la mettre en acte.

Dans le cas relaté par Freud, il s'agit d'une *Wiederholungszwang* (littéralement : contrainte à la répétition et que Lacan traduit par compulsion à la répétition) qui met en jeu la pulsion qui prend le dessus. Quelque chose de la jouissance va se traduire en acte – pour cette patiente, la fuite – au lieu d'être pris dans le langage, mémorisé et parlé. Dans tout ce texte, Freud traite des rapports entre la répétition et le transfert : « Il faut donc nous attendre à ce que le patient cède à l'automatisme de répétition qui a remplacé la compulsion au souvenir et cela non seulement dans ses rapports personnels au médecin, mais également dans toutes ses autres occupations et relations actuelles et quand, par exemple, il lui arrive au cours du traitement de tomber amoureux... <sup>5</sup> ». Donc, pour lui, « tomber amoureux au cours du traitement » ferait partie des *Wiederholungszwänge*, des compulsions à la répétition.

Pour la question qui m'intéresse – à savoir celle des sorties thérapeutiques par amour –, je pourrais faire l'hypothèse que, dans ces ruptures au début du travail analytique, quelque chose de la jouissance du patient ne serait pas transféré dans la situation analytique, serait resté en

4 · Ibid., p. 113.

5 · Ibid, p. 105.

dehors de la situation transférentielle et donc intouchable, intouchée. Il y aurait bien eu un transfert sur le sujet supposé savoir du côté du sens nourri par l'interprétation. Mais, quand on est amoureux, cela donne aussi du sens à la vie. Les mots, les gestes du partenaire font sens, interprétations pour le sujet en flattant son narcissisme.

Ces patients venus avec un désir apparent de changement et notamment sur le plan de leur vie amoureuse adressent à l'analyste une demande d'amour : « Tout individu auquel la réalité n'apporte pas la satisfaction entière de son besoin d'amour, se tourne inévitablement avec un certain espoir libidinal vers tout nouveau personnage qui entre dans sa vie <sup>6</sup> » écrit Freud, pour expliquer la disposition innée au transfert. Mais, dans l'analyse, le patient va se trouver confronté à la non-réponse de l'analyste à cette demande infantile d'amour, au maintien d'une certaine frustration afin qu'il puisse repérer quelque chose de la répétition dans sa quête amoureuse du même choix d'objet satisfaisant son fantasme. Mais il y faut du temps et le temps de l'inconscient n'a rien à voir avec celui de la vie. Et le lieu de l'analyse n'est pas toujours un « lit d'amour » comme dit Lacan. Le dire vrai de l'analyse amène contrainte et déplaisir au patient. Il faut du temps pour faire entrer en jeu une certaine fonction du savoir, pour que le patient expérimente ce qu'il peut retirer comme bénéfice au gain de savoir. Et même dans ce cas-là ! Une patiente, lors de sa dernière séance, après plusieurs mois de travail... et une rencontre amoureuse provoquant cet arrêt, me disait : « Je sais bien, mais c'est si beau... je ne veux pas y toucher ». Elle savait bien que, dans ses histoires d'amour précédentes, elle avait répété les mêmes impasses ; elle savait bien que les hommes choisis faisaient série ; elle savait bien, mais ! Quoi de mieux que la rencontre amoureuse dans la réalité pour trouver l'autre qui va lui demander ce qu'il veut qu'elle soit, qu'elle fasse, qu'on lui demande quelque chose, demande sur laquelle s'appuie le névrosé pour boucher la question de son désir qui restera « douteux en sa problématique » comme le dit Lacan. A la question du *Che voi ?* que cette patiente commençait à effleurer, elle a préféré ce que j'appellerai « la fuite dans l'amour » – comme Freud parlait de fuite dans la maladie – ce qui, après tout, est une forme d'auto-guérison par le symptôme. Le choix du partenaire symptôme dans la relation amoureuse vient alors boucher le symptôme du sujet et obturer la question de son désir. Ce « je

6 · Freud S., « La dynamique du transfert » in *Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1972, p. 51.

n'en veux rien savoir » qui est mis en acte dans la rupture de la relation analytique est redoublé par le fantasme de trouver sa vérité dans l'amour et dans le monologue amoureux avec un partenaire réel. Fantasme de complétude là où l'analyste décomplète, met le sujet face à sa division.

Par ailleurs, dans le transfert, les exigences érotiques qui demandent réciprocité sont réactualisées tout en restant frustrées puisque l'analyste y répond par une invitation à savoir. Freud nous décrit cette situation où la patiente perd alors tout intérêt pour le traitement : « elle ne veut entendre parler ni parler elle-même que de son amour dont elle demande réciprocité ; elle renonce à ses symptômes ou les néglige et se déclare même guérie <sup>7</sup> ». Freud nous parle là des effets d'un amour de transfert sur le versant de la passion exigeante. Mais cela s'applique parfaitement au cas de ces patients tombés amoureux d'un partenaire. Et là, dans cette relation amoureuse, ils obtiennent satisfaction à leurs revendications érotiques, ce qui redouble le « je n'en veux rien savoir » par ailleurs. Si l'amour de transfert est toujours résistance au savoir, c'est aussi le levier sur lequel s'appuyer pour avancer dans le travail analytique. La rencontre amoureuse peut s'imposer, elle, comme une résistance redoublée par l'apparente satisfaction immédiate obtenue menant à la rupture du lien analytique. Il ne s'agit plus de savoir mais de « s'avoir », d'avoir l'autre : posséder le partenaire amoureux et « avoir l'analyste » (dans le sens de « je l'ai bien eu ») dans une réaction thérapeutique négative où la fonction d'*agalma* déposée dans l'analyste se trouverait neutralisée et inopérante ou simplement transférée sur le partenaire amoureux.

Dans l'état amoureux que Freud nous décrit dans *Psychologie collective et analyse du moi*, l'accent est mis sur l'idéalisation de l'objet aimé. Il nous dit : « il est évident que l'objet sert à remplacer un idéal que le moi voudrait incarner dans sa propre personne, sans réussir à le réaliser <sup>8</sup> ». Aucune critique n'est admise sur la personne aimée, elle se pare de toutes les qualités. Ce qui peut aboutir au « sacrifice complet du moi » ou à l'introjection de l'objet aimé dans le moi pour un gain narcissique évident. Pas facile alors, pour l'analyste, de vaincre cette résistance provoquée par l'état amoureux où toute intervention de sa part est entendue comme critique à l'égard de l'objet aimé ou face à la conduite

7 · Freud S., « Observations sur l'amour de transfert » in *Technique psychanalytique*, Paris ; PUF, 1972, p. 119.

8 · Freud S., « Etat amoureux et hypnose » in *Essais de Psychanalyse*, Paris ; Payot, 1981.

du patient. L'analyste est mis alors en position de parent ou d'éducateur interdicteur. Car comme le dit Lacan : « il est plus commode de subir l'interdit que d'encourir la castration »<sup>9</sup>. L'analyste n'est plus entendu dans ses interprétations qui sont rejetées, ignorées voire suspectées de vouloir empêcher le bonheur du patient. Et d'ailleurs, il vous le dit : « Je reviendrai vous voir si ça va mal »... Les buts communs de l'analyse sur lesquels se rejoignent patient et analyste volent en éclats. L'amour tempéré du transfert mis dans la balance avec « les feux de l'amour » ne résiste pas et la souffrance, cause de la venue en analyse, est balayée par l'euphorie amoureuse. Freud le précise bien : il faut laisser subsister chez le malade, besoins et désirs. Ce sont les forces motrices favorisant le travail et le changement. Dans ces cas-là, on le voit, la souffrance et le désir de comprendre sont gommés dans l'élation amoureuse pour le partenaire. Les forces motrices pour le travail ont disparues ainsi que l'entente thérapeutique.

Que peut faire l'analyste à part accepter ce départ – on ne lui demande pas son avis, d'ailleurs – tout en laissant la porte ouverte ? Ses ruptures du travail analytique pour cause de rencontre amoureuse sont-elles uniquement l'effet d'une réaction thérapeutique négative mal négociée par l'analyste ? Ou bien, cette sorte de guérison par l'amour serait-elle en fait ce que nous pourrions appeler « une réaction thérapeutique positive » ?

Lacan, dans l'*Ethique*, nous parle de la réaction thérapeutique négative pour la comparer à la malédiction assumée, consentie d'Œdipe qui choisit « la vraie mort, où lui-même raye son être ». Le choix d'Œdipe est « plutôt, ne pas être » μη φυναι. Il exige tout, ne renonce en rien à sa passion, ne cède rien de sa jouissance. Il ne veut pas payer le prix pour l'accès au désir.

Ceux qui ne cèdent rien de leur jouissance à l'analyste en restent à la réaction thérapeutique négative. Ils ne veulent pas payer le prix – la livre de chair – pour l'accès au désir et préfèrent céder sur leur désir pour s'occuper de la gestion des biens.

De ces patients qui, après un bout de chemin avec un analyste, interrompent là leur travail après une rencontre amoureuse, on pourrait dire qu'il s'agit pour eux d'une sortie thérapeutique pour le service des biens. Quelques entretiens thérapeutiques qui regonflent le narcissisme de

9 · Lacan J., Le Séminaire livre VII, *l'Ethique*, Paris ; Seuil, 1986.

l'être... juste assez pour tomber amoureux. Mais, la première demande qui nous est faite, n'est-elle pas toujours demande de bonheur, de *happy end* ? « Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants » comme dans les contes de fée. Ou autrement dit par Lacan : « Il n'est que trop manifeste que leur aspiration au bonheur impliquera toujours une place ouverte à un miracle, une promesse [...] de possession de toutes les femmes pour un homme, de l'homme idéal pour une femme <sup>10</sup> ». C'est bien à ce miracle et à cette promesse que croient les patients dont je parle. Ce mirage d'harmonie dans un fantasme narcissique, imaginaire d'unité, de complétude s'il vient à rencontrer le partenaire, au bon moment, les soulagera de leur souffrance subjective et du dur travail d'essayer de dire le vrai sur eux-mêmes. Cependant Lacan nous met en garde. Se faire le garant que l'analyse permettra de trouver son bien est une escroquerie. L'analyste n'est pas le garant de « la rêverie bourgeoise ». Et la psychanalyse n'est pas une discipline du bonheur ni du « juste milieu ». Il n'y a pas promesse de bonheur mais offre faite au patient de découvrir sa position de sujet qui lui permettra d'aborder les aléas de sa vie différemment, c'est-à-dire dégagé de la répétition. Etre ouvert aux contingences, au hasard, de manière à les saisir « par le bon bout ».

Cependant l'offre faite par la psychanalyse est exigeante et Lacan le disait dans la *Note italienne* : « il fallait que la clameur s'y ajoute d'une prétendue humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'il ne le désire pas <sup>11</sup> ». Cette remarque peut paraître dure mais force est de constater que, parmi les patients qui s'adressent à nous, tous n'entreront pas en analyse ni ne la mèneront à son terme. Il y a d'un côté l'offre faite par la psychanalyse portée par le désir de l'analyste et de l'autre, il y a le patient ou le nouvel analysant avec sa demande de bonheur et son « je n'en veux rien savoir » singulier.

Cette demande de *happiness* – et notamment sur le plan amoureux – colle aux imageries de la rêverie bourgeoise. Chacun veut bien sûr le bonheur de l'autre ! Mais Lacan nous prévient : « en voulant le bonheur de ma conjointe, sans doute je fais le sacrifice du mien, mais qui me dit que le sien ne s'y évapore pas aussi totalement <sup>12</sup> ». Vouloir faire le bonheur du partenaire, c'est toujours se protéger de sa propre part obscure de jouissance et aussi se remparer contre ce qu'il peut y avoir d'af-

10 - Lacan J., Le Séminaire livre VII, *L'Éthique*, Paris ; Seuil, 1986, p. 350.

11 - Lacan J., *Autres Écrits*, Paris ; Seuil, 2001, p. 358.

12 - Lacan J., Le Séminaire livre VII, *L'Éthique*, Paris ; Seuil, 1986, p. 220.

folant et de troublant dans le désir de l'autre. Face au *Che voi ?* que renvoie l'analyste – mettant en jeu la question du désir, de la jouissance supposée à l'Autre et de sa propre jouissance maligne – le patient peut préférer faire l'impasse, rompre le travail analytique pour aller « faire son bonheur et celui de son partenaire ». Il recule alors devant sa propre *des-trudo*. C'est un refus de l'éthique analytique de se repérer dans le réel de la rencontre avec l'autre, dans le champ de la jouissance, de se réaliser comme être de jouissance.

Alors, même si Lacan nous dit <sup>13</sup> que le discours analytique, lui, fait promesse d'introduire du nouveau et notamment là où se produisent les impasses c'est-à-dire dans l'amour – ce nouveau se supportant du nom de transfert –, il n'est pas sûr que chaque sujet s'adressant à un analyste puisse la recevoir. Il y faut aussi une certaine position éthique de la part du patient ou de l'analysant. ■

13 - Lacan J., *Télévision*, Paris ; Seuil, 1974, p. 49.